

Tante Berthe

6

PAR

G. de Peyrebrune

(Suite)

— C'est leur tort. Ce n'est pas toujours parce qu'elles sont belles, qu'on les aime.

— Et pourquoi les aime-t-on, à votre avis ?

— Ah ! voilà... c'est parce qu'elles plaisent.

— Évidemment ; mais pourquoi plaisent-elles ?

— Pour autant de raisons qu'il y a de goûts, de tendances, d'inclinations, d'aptitudes diverses dans chacun des individus qui composent la masse affective de l'humanité.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, ma tante. Avez-vous un colombier ?

— Oui, répondit Mme Desgranges, qui rougit un peu en dépit de son blanc, et sans trop savoir pourquoi.

— Eh bien ! n'avez-vous pas remarqué qu'un ramier s'obstine à rechercher les faveurs d'une colombe, qui ne vous semble à vous nullement jolie, et criblé de coups de bec une autre bien plus belle, à votre avis, qu'on essaie de lui donner pour compagne.

— Oui, j'ai vu cela.

— Eh bien ! ma tante, l'homme, sous ce rapport, ressemble beaucoup au ramier : on lui plaît pour des raisons qui lui sont non seulement particulières, mais qui ne peuvent être comprises que de lui seul. L'amour est pour lui un besoin...

— Ah ! fi !... mon neveu, fi !...

— Attendez donc, ma tante... un besoin, dis-je, de toutes les parties de son être : besoin du cœur, de l'esprit et des sens... Et lorsqu'il rencontre l'objet qui répond à son désir multiplié, cet objet lui plaît, l'attire, il l'aime et cherche à se l'attacher ; voilà l'amour.

« Mais cet amour parfait, auquel on rêve sans cesse et qu'on ne rencontre presque jamais, c'est celui qui répond à toutes les aspirations, à tous les besoins de l'être tout entier... c'est celui dans lequel toutes les facultés s'alimen-

tent : bonheur intense résultant d'une satisfaction complète et absolue.

« D'ailleurs à chacun sa soif.

— Et... à quelle source vous proposez-vous de vous désaltérer?... ne put s'empêcher de dire Mme Desgranges, qui avait cependant éprouvé un peu d'inquiétude pendant la durée de cet exposé.

— A toutes... répondit le jeune homme avec ce sourire enivré de la jeunesse qui rêve, à toutes... successivement, si je ne les trouve réunies dans une seule. Oh ! la délicieuse coupe !... fit-il en renversant sa tête, et comme la lèvre est avide de sentir sa fraîcheur parfumée !...

Mme Desgranges posa son tricot et regarda fixement son neveu.

— Est-ce que ce sont là vos projets d'avenir ! fit-elle d'une petite voix claire et légèrement irritée.

Le jeune homme tressaillit, et, se rapprochant doucement, avec un geste câlin, du fauteuil de sa tante, il se laissa glisser à ses pieds et posa son front sur ses genoux en balbutiant :

Oh ! pardonnez-moi, ma tante, j'ai divagué, n'est-ce pas ?... Ne me grondez pas, je ne le ferai plus...

— Mais relevez-vous donc !... s'écria avec vivacité la petite veuve, que cet incident mettait hors d'elle. Elle n'osait soulever cette jeune tête ébouriffée qu'elle sentait brûlante et frémissante sur ses genoux, et, les bras écartés pour n'y point toucher, elle la regardait avec un trouble, une inquiétude dont ce neveu, si expansif, ne se doutait certainement pas.

Ce que voyant, elle se décida à plonger le bout de son doigt dans cette chevelure en broussailles, en répétant :

— Relevez-vous, mon neveu, je vous en prie.

— Je ne me relevais jamais avant que ma mère ne m'eût pardonné, dit-il d'une voix doucement émue, pardonnez-moi comme ma mère.

— Je le veux bien, répondit Mme Desgranges, que cette comparaison mit en gaieté.

Fort de ce sentiment, le jeune homme se leva, prit sa tante par le cou et l'embrassa fort tranquillement, là où il trouva de la place ; c'était, — si je ne me trompe, — un peu près du menton.

— Eh bien ! que faites-vous donc ?... s'écria la petite veuve épouvantée ; et du coup, ses lunettes sautant en l'air, son regard tout enflammé — de colère, apparemment — se croisa avec celui du jeune homme, qui fut ébloui par cet éclair.

— En vérité, monsieur, vous êtes fort extra-